

PHILOSOPHIE ANALYTIQUE  
ET SCIENCES SOCIALES

Nature et portée de la pénétration  
de la philosophie analytique  
dans les sciences sociales françaises

**Introduction**

Dans le cadre du premier colloque de la philosophie analytique de langue française, il peut sembler utile et raisonnable de chercher sinon à exposer un bilan général des rapports entre philosophie analytique et sciences sociales en France, du moins, de façon plus limitée, à estimer la pénétration de la philosophie analytique dans les sciences sociales françaises, la façon dont les chercheurs de ces disciplines, intègrent ou, plus élémentairement, perçoivent la réflexion philosophique menée au sein du courant analytique. Je n'ai toutefois pas la prétention de faire ici autre chose qu'un rapide survol.

La question que je veux soulever ici prend sa source dans un étonnement ancien, ravivé récemment par la parution d'un numéro spécial de la revue *Critique* consacré à P. Bourdieu<sup>1</sup> et qui donne à penser que Bourdieu serait le plus analytique des sociologues français, Wittgenstein, Austin et Searle constituant ses références philosophiques fondamentales. Mon impression personnelle, toute question de parti pris idéologique et politique mise à part, mise à part même, mais dans une mesure qu'il faudra cerner un peu plus

---

1. *Critique*, n° 579-580, août-septembre 1995.

précisément, la question du débat entre holisme et individualisme méthodologiques, mon impression, donc, avait toujours été, en effet, que s'il y avait un sociologue d'envergure en France chez qui respirait quelque chose de l'esprit analytique, c'était plutôt Raymond Boudon. Cet esprit analytique se trouverait même davantage présent chez Boudon que dans le courant ethnométhodologique, illustré notamment en France par la revue *Raisons Pratiques*<sup>2</sup>, et dont l'inspiration reste, à mon sens, foncièrement phénoménologique. Je chercherai, dans un premier temps, en comparant rapidement, sur le problème évoqué, les trois perspectives sociologiques que je viens de mentionner, à mettre à l'épreuve l'étonnement dont je suis parti et à examiner dans quelle mesure il pourrait éventuellement venir d'un effet de perspective et tenir notamment, au moins partiellement, à la conception que l'on se fait de l'analyse philosophique. Mais mon étonnement se trouve en quelque sorte renforcé par le fait que, si Bourdieu se réclame volontiers de la philosophie analytique ou d'une certaine philosophie analytique, si les ethnométhodologues français se sont proposés d'engager les sociologues à lire les philosophes analytiques, Boudon en revanche, même s'il cite à l'occasion les philosophes analytiques, se montre plutôt réticent pour ne pas dire même parfois presque hostile à l'égard de la philosophie analytique. S'agit-il donc de ma part d'un malentendu et quelle en est en ce cas la source ? Je serai alors conduit à m'interroger sur la signification de la réticence de Boudon. Celle-ci me semble-t-il ne peut bien se comprendre que si on remonte une génération en arrière et qu'on se déplace vers les États-Unis ou, plus généralement, vers le monde anglo-saxon des années soixante, dans lequel a été formé Boudon, et qu'on reprend les minutes d'un débat qui a pour une part réuni, pour une autre divisé, d'un côté, Paul Lazarsfeld et Robert Merton, de l'autre Carl Hempel et Ernst Nagel. Ce qui est en jeu, ce n'est plus tant alors la question des vertus de l'analyse philosophique que, plus classiquement mais aussi peut-être plus fondamentalement, celle des relations entre philosophie et sciences sociales. Cette situation de retrait et même de critique à l'égard de la philosophie des sciences sociales des philosophes de la part des sociologues de Columbia ne serait-elle pas toutefois en

---

2. Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales. Le premier numéro, *Les Formes de l'action. Sémantique et sociologie* (Patrick Pharo et Louis Quéré, dirs) est paru en 1990.

train de changer avec la parution toute récente d'un ouvrage du philosophe germano-argentin Mario Bunge, dont Merton vient de faire l'éloge appuyé<sup>3</sup> ? Rien n'est moins sûr et c'est ce que j'examinerai en un second temps.

Mais pour accomplir mon objectif et examiner, pour commencer, ce qu'il y a ou non d'« analytique » dans la sociologie française, il faut d'abord s'entendre sur ce qu'on entend par « philosophie analytique » puisque c'est là une dénomination aux contours assez flous. Pendant longtemps, on a par exemple vigoureusement opposé philosophie analytique, d'inspiration frégéenne, et phénoménologie, d'inspiration husserlienne. La situation a beaucoup évolué sur ce terrain puisqu'un Michael Dummett, par exemple, a été jusqu'à reconnaître des origines communes à la philosophie analytique et à la phénoménologie, longtemps considérées comme irréductiblement antagoniques en philosophie, et à repérer entre Frege et Husserl (et Bolzano), au-delà des divergences, une commune « tradition sémantique »<sup>4</sup>. Plus fondamentalement encore, on identifiait jusqu'à une époque récente la philosophie analytique au principe selon lequel la philosophie du langage devait être la philosophie première, ce que le tournant précédent ne démentait pas encore tout à fait. Mais on tend de plus en plus, au contraire, à reconnaître que la philosophie analytique comporte en son sein presque toute la variété des grands courants de la philosophie classique et à réduire, du même coup, la spécificité de la philosophie analytique aux contraintes d'un style, celui-ci ne passant pas nécessairement par l'analyse linguistique et *a fortiori* par l'analyse logique mais simplement, quoique forcément, en revanche, par l'analyse conceptuelle et argumentée<sup>5</sup>. Si l'on s'en tient à cette double exigence d'analyse conceptuelle et d'argumentabilité, il en résulte encore des normes sur la pensée et l'écriture qui ne sont nullement triviales. Elles excluent ainsi par principe tous les discours qui s'autorisent les métaphores autres que provisoires et, plus généralement, qui recourent aux séductions et aux facilités de la rhétorique, *a fortiori* celles qui font de l'intuition une faculté de connaissance suprême. C'est ce critère extensif mais somme toute

---

3. *Finding Philosophy in Social Science*, New Haven – Londres, Yale University Press, 1996.

4. *Les Origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard, 1991.

5. Cf. par exemple, F. Récanati, « Opening speech », *First European Congress of Analytic Philosophy*, Aix-en-Provence, 23-26 avril 1993 (inédit).

contraignant que je retiendrai tout d'abord, sans toutefois oublier tout à fait les débats précédents. J'ajouterai justement encore, avant d'en finir sur ces questions de définition, qu'il n'est pas certain qu'il ne faille pas reconnaître, dans la double exigence d'analyticité et d'argumentabilité un trait appartenant originairement à la tradition empiriste beaucoup plus qu'à tout autre, même si d'autres problématiques ont fait leur ensuite les exigences formelles de celle-ci ; il y aurait ainsi, malgré la diversité avérée de la philosophie analytique, encore en elle une trame empiriste plus prégnante que tout autre et qui lui assure une part de son identité.

## La situation française

Une caractérisation de ce qu'on peut entendre par « analytique » étant donnée, demandons-nous maintenant très directement ce qu'il y a d'« analytique » dans la sociologie française ? J'envisagerai, comme je l'ai annoncé, successivement et très rapidement, la sociologie de Bourdieu, l'ethnométhodologie et la sociologie de Boudon.

1. Concernant Bourdieu, il semble d'abord incontestable qu'il a été l'un des premiers sociologues français à avoir lu Wittgenstein et Austin et à les avoir sinon toujours intégrés du moins discutés et parfois utilisés dans sa théorie. Si un concept bourdieusien doit en effet quelque chose à un auteur de la tradition analytique, en l'occurrence à Wittgenstein, c'est bien probablement la notion d'*habitus* et c'est précisément aussi ce concept que Jacques Bouveresse et Christiane Chauviré retiennent dans leurs contributions au numéro de la revue *Critique* dont j'ai parlé<sup>6</sup> : l'un et l'autre montrent comment Bourdieu a trouvé dans les réflexions du second Wittgenstein sur la notion de règle et les ambiguïtés de celle-ci ou sur celles de l'expression « suivre une règle » de quoi penser la transmission des normes et des contraintes sociales, question essentielle dans une sociologie de type durkheimien. Mais il ne s'agit là, de toutes façons, que de discussions ou d'emprunts isolés de concepts. Bourdieu pratique-t-il bien, en revanche, de façon générale, ce qu'on appelle le style proprement analytique, lequel, comme on l'a dit, impose non pas tant une

---

6. C. Chauviré, « Des philosophes lisent Bourdieu. Bourdieu/Wittgenstein : la force de l'*habitus* », *Critique*, p. 548-553 ; J. Bouveresse, « Règles, dispositions et *habitus* », *Critique*, p. 573-594.

perspective ou des thèses particulières et *a fortiori* des concepts spécifiques que de très fortes contraintes sur le discours? C'est ce que je ne peux me résoudre à croire. Bourdieu me semble en effet utiliser de façon trop évidente, et cela dès *La Reproduction*, les séductions de la rhétorique sous toutes ses formes, pour qu'on puisse parler d'un style analytique au sens exigeant qui est celui de la philosophie analytique.

Je ne ferai qu'évoquer, par ailleurs, la question apparemment plus délicate de savoir dans quelle mesure une perspective holiste en sociologie, comme l'est celle de Durkheim ou de Bourdieu, est en tant que telle compatible ou non avec un style analytique. La difficulté me semble en effet disparaître si on réduit bien l'exigence d'analyticité à un style et qu'on en distingue donc soigneusement les questions de méthode et d'ontologie dont relève, à l'évidence, le débat entre holisme et individualisme et qui, en tant qu'il concerne les relations entre le tout et les parties et non entre le simple et le complexe, ne nous concerne pas directement ici.

2. Avant d'aborder les liens éventuels entre tradition analytique et individualisme méthodologique, je voudrai dire deux mots des ethnométhodologues français sans m'étendre davantage à leur sujet car la réalité de leur souci d'intégrer la philosophie analytique à leur perspective et leur légitimité à défendre cette prétention ne sont pas en cause dans mon propos. Remarquons, au demeurant, qu'ils ont davantage d'arguments que Bourdieu à vouloir revendiquer la tradition analytique, et plus exactement peut-être, pour reprendre une distinction antérieure, la tradition sémantique et ses prolongements en pragmatique. C'est en effet essentiellement comme philosophie du langage que la philosophie analytique y est intégrée et, comme je l'ai déjà dit, à travers une perspective foncièrement phénoménologique. Ricœur a, du reste, souvent joué en France un rôle assez important dans la pénétration dans ce courant non pas de la théorie analytique de l'action dans toute son étendue mais plutôt de la seule sémantique de l'action<sup>7</sup>. Il faut convenir, en revanche, que, quant aux contraintes de style concernant la clarté conceptuelle et l'argumentativité, elles sont loin, elles, d'avoir été respectées par tous les ethnométhodologues et notamment pas par le fondateur, Harold Garfinkel, réputé au contraire pour son jargon et ses manières de gourou.

---

7. En particulier au travers d'un séminaire publié dès 1977, *La Sémantique de l'action*, Paris, Éditions du CNRS.

3. Comme Bourdieu, quoique probablement plus tardivement que lui, Boudon a emprunté des concepts spécifiques aux philosophes analytiques, comme celui de ressemblance de famille à Wittgenstein pour rendre compte d'un certain nombre d'ambiguïtés génératrices d'idées fausses<sup>8</sup> ou celui de disposition à Ryle, pour faire pièce justement à la notion bourdieusienne d'habitus<sup>9</sup>. Mais je veux plutôt m'arrêter ici à un certain nombre d'autres aspects plus importants de la sociologie boudonienne. Ainsi R. Boudon utilise-t-il un style dont, je crois, personne ne pourra contester, toute question de divergence théorique mise à part, qu'il est beaucoup plus typiquement analytique que celui de Bourdieu comme de bon nombre d'ethnométhodologues : exigences de sobriété et de clarté, refus des métaphores et des coups rhétoriques, etc. Boudon va même plus loin car s'il partage avec Popper, l'un des parrains de l'individualisme méthodologique, l'idée que les problèmes philosophiques et *a fortiori* sociologiques ne sont pas seulement des problèmes mal formulés et que l'analyse linguistique peut tout au plus permettre de mieux poser les vrais problèmes, dont la solution n'aura, quant à elle, rien de linguistique, il partage aussi avec son maître à Columbia, Paul Lazarsfeld, l'idée que l'analyse du langage des sciences sociales est réellement une exigence première du travail sociologique. C'est là un principe que Lazarsfeld a pu emprunter à la Vienne des années 1920 où il a été formé, à peu près à la même époque que Wittgenstein, Popper, et nombre de futurs membres du cercle de Vienne. Merton, le collègue de Lazarsfeld à Columbia retrouvera quant à lui dans sa critique abrasive du style hégéliano-marxiste de Mannheim en sociologie de la connaissance des accents qui ne sont pas sans rappeler la critique russellienne du néo-hégélianisme de Bradley. Enfin, j'ai cru pouvoir noter qu'il y avait, malgré la diversité actuellement reconnue des problématiques dans la philosophie analytique, une prévalence originelle de la tradition empiriste. Or, non seulement, en se situant initialement dans la continuité de Lazarsfeld, et en substituant toujours, à la façon de Lazarsfeld, des modèles formels aux concepts vagues partout où c'était possible, Boudon la retrouvait mais il l'épanouit en quelque sorte aussi bien en adoptant

---

8. Cf. *L'Art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard, 1990, notamment p. 325-329.

9. *L'Idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986, p. 109, note 7, renvoyant p. 301.

dans les années 1970-1980 les postulats essentiels du modèle du choix rationnel illustrés notamment par Gary Becker et développés en sociologie de façon systématique par James Coleman, que, plus récemment, en dépassant le modèle rationaliste-utilitariste pour adopter une position rationaliste plus large mais englobant toujours le modèle du choix rationnel comme un modèle localement valide.

Pourtant, comme je l'ai dit pour commencer, Raymond Boudon est parfois franchement réservé à l'égard du courant analytique. Cela est d'autant plus surprenant qu'à la fois le style, l'attention au langage et la problématique elle-même pouvaient donner l'impression de faire converger comme naturellement la sociologie analytique de Boudon, comme on l'appelle parfois, et la philosophie analytique. La réponse à cette question me semble devoir être trouvée, comme je l'ai annoncée, dans une étape intermédiaire entre la Vienne des années vingt et la nôtre.

## Précédents américains et perspectives

1. Reportons-nous aux États-Unis dans les années soixante. La proximité entre la philosophie analytique et la sociologie de Paul Lazarsfeld ou Robert Merton semblait évidente, pour les diverses raisons que nous venons d'évoquer. Pourtant, dans un article important, «La philosophie de la science et la sociologie empirique», traduit en français dans un recueil de textes de Lazarsfeld publié par Boudon sous le titre *Philosophie des sciences sociales*<sup>10</sup>, Lazarsfeld se heurtait à Hempel sur la question de ce que doit être une épistémologie des sciences sociales. Le cœur de l'argument de Lazarsfeld, lui-même physicien de formation mais converti à la psychologie sociale et à la sociologie, revient à reprocher à Hempel (et du reste aussi à Max Black) de ne pas bien connaître les sciences sociales et de les juger à l'aune des seules sciences physiques, notamment quant à la pertinence du modèle nomologique et, du coup, de laisser les sciences sociales tout à fait démunies quant aux voies qu'elles devraient adopter pour progresser. Le reproche est donc d'avoir une conception *a priori* et de ce fait bornée de ce que doit être une science. Lazarsfeld écrit ainsi :

---

10. Paris, Gallimard, 1970, p. 480-493. L'article est paru initialement en 1962 dans E. Nagel, P. Suppes et A. Tarski (éds), *Logic, Methodology and Philosophy of science*, Stanford, Stanford University Press.

Nos modernes philosophes des sciences [...] n'attachent vraiment d'importance qu'aux sciences de la nature [...]. Ce dont nous avons réellement besoin, c'est d'une analyse intrinsèque des procédés de la science sociale<sup>11</sup>.

Pourtant, il reconnaît en même temps des vertus à Hempel et à Nagel dont *The Structure of Science*, paru en 1961, constituait la référence épistémologique majeure pour tous les sociologues de ce courant et au-delà, parce que Nagel y intégrait au moins, comme le dit lui-même Lazarsfeld dans l'article précité, un certain nombre de travaux des sociologues de son temps, par exemple une partie des recherches mêmes de Lazarsfeld sur les enquêtes sociales ; de même Nagel avait-il proposé une formalisation du fonctionnalisme que Merton mettait en œuvre dans ses travaux, contribuant ainsi, selon Lazarsfeld encore, à prolonger la recherche sociologique même de Merton. Mais, pour Lazarsfeld, le compte était encore insuffisant et il restait encore beaucoup à faire dans cette direction<sup>12</sup>.

2. On pourrait espérer que la situation évolue et que la fécondation des sciences sociales par la philosophie s'avère plus généreuse aujourd'hui que dans les années soixante, ce que laisse présager le jugement plutôt très flatteur dont nous avons parlé de Merton sur le dernier livre du philosophe germano-argentin Mario Bunge, *Finding philosophy in social science*, publié en 1996<sup>13</sup>. Merton écrit en effet du livre de Bunge que l'anatomie des sciences sociales à laquelle il s'y livre représente un tour de force par sa lucidité, son envergure et sa perspicacité et qu'il est destiné à prendre la place du classique d'Ersnt Nagel dont nous venons de parler<sup>14</sup>. Pourtant, à la lecture, l'ouvrage de Bunge reconduit en même temps, en les développant longuement et leur donnant même bien davantage de vigueur, les critiques de Lazarsfeld à l'égard de la philosophie des sciences sociales que les philosophes pratiquent. Et s'il y avait simplement chez Lazarsfeld une attente déçue, pointe chez Bunge, physicien comme Lazarsfeld mais en revanche pas sociologue, une

---

11. Lazarsfeld, *op. cit.*, p. 480-482.

12. *Ibid.*, p. 490.

13. Newhaven, Yale University Press, 1996.

14. La quatrième de couverture de l'ouvrage de Bunge porte cette appréciation de Robert K. Merton : *A philosophical tour de force anatomizing social science for our time. Lucid, wide-ranging, toug-hminded, provocative, and deeply knowing, it is a fine successor to Ernest Nagel's treatise of generations ago.*



sorte de ressentiment à l'égard de la philosophie. En tout cas, ne lui déplait-il pas de s'en faire l'écho.

Que fait donc Bunge que ne font pas en général les philosophes et qui séduit ici Merton? À l'évidence Bunge a une bonne vue d'ensemble des sciences sociales, et c'est probablement la première chose qui frappe, même s'il est très expéditif dans ses jugements. Il s'arrête notamment assez longuement, pour la discuter, à la théorie du choix rationnel, notamment aux apports de Coleman et Boudon et remonte, du reste, pour se démarquer de ces auteurs, jusqu'à Weber, Simmel ou Pareto dont il a une connaissance assez fine et qui tranche sur les commentaires habituels. James Coleman est, il est vrai, à peu près inconnu des philosophes français, y compris analytiques et c'est déjà là un symptôme du divorce entre philosophie et sciences sociales. On connaît davantage le prix Nobel d'économie Gary Becker et encore mieux, souvent, l'un des critiques les plus perspicaces du modèle du choix rationnel, Jon Elster, qui, comme Boudon depuis des années, critique le modèle de l'individu rationnel mais, à la différence de Boudon, au profit d'une prise en compte toujours plus grande des émotions<sup>15</sup>; mais c'est pourtant Coleman, au jugement même de Becker, qui a donné la forme la plus élaborée et la plus systématique en sociologie à la théorie de l'action rationnelle, système culminant dans une somme de mille pages parue en 1990, *Foundations of Social Theory*<sup>16</sup>, que certains n'hésitent pas à comparer, pour son envergure intellectuelle, aux travaux fondateurs de Durkheim et Weber. Le propos essentiel de Bunge est de critiquer à la fois le holisme méthodologique et l'individualisme méthodologique au nom d'une troisième position qu'il appelle le systémisme. En fait, quand on voit les exemples de sociologues systémistes, et de systémistes qui s'ignorent, que Bunge donne, à savoir Tocqueville, Weber, Coleman et Boudon, on soupçonne que Bunge a simplement en fait une définition un peu étroite de l'individualisme méthodologique. Le cœur du débat n'est donc pas là mais dans le fait que, quand Bunge discute de l'explication de l'action, ce sont bien les théories sociologiques effectives qu'il prend pour objet, de Weber à Coleman. Ainsi Bunge s'engage-t-il encore, même

---

15. Cf. « Émotions et dépendance : entre le choix rationnel et la neurobiologie », Conférences Jean Nicod de Philosophie cognitive, Paris, 1997, à paraître sous le titre *The alchemy of Mind*, Cambridge (Mass.), MIT Press.

16. Cambridge, Harvard University Press.

si c'est au nom d'arguments assez scientistes, dans une discussion critique de la pertinence de la théorie subjectiviste ou bayésienne des probabilités ou de la légitimité de notions comme celles de rationalité subjective ou de rationalité limitée. On est évidemment au plus près des questions que se posent les chercheurs en sciences sociales eux-mêmes et Bunge apporte ainsi sa pierre à l'édifice, comme Nagel à son époque. C'est manifestement ce qu'un Merton ou un Boudon peuvent ici apprécier et dont on peut prendre acte, tout en se demandant cependant si une philosophie des sciences sociales doit forcément prendre son départ dans les problèmes effectifs des sciences sociales ? Ne suffit-il pas que d'une manière ou d'une autre, elle y conduise ?

Mais la discussion des concepts et des principes des théories sociologiques est, d'autre part, adossée chez Bunge à une large mise en évidence des enjeux philosophiques divers de celles-ci. Au systémisme sociologique qu'il professe, Bunge ajoute ainsi un rationalisme épistémologique convaincu et un réalisme ontologique à toutes épreuves. Le premier le conduit à accorder une très large place à la critique vigoureuse du relativisme ambiant en sciences sociales, celui qui, à la suite de Feyerabend, Bloor ou Barnes a forgé ce qu'on appelle, par opposition au programme modéré de Merton, le « programme fort ». Le second l'amène à balayer les différentes formes d'idéalisme qui fleurissent outre-Atlantique autour du déconstructionnisme et autres « textualismes ». Pour qui est rationaliste et croit au progrès des sciences, comme Merton ou Boudon, il y a incontestablement un aspect salubre dans cette vigueur critique ; on pourra néanmoins penser que Bunge ne s'embarrasse pas de détails et ne se soucie guère de nuances, l'appel au bon sens, dont Bunge est incontestablement bien doté, étant en général, dans la critique philosophique comme dans la critique sociologique, sa principale arme. Ce qui est une autre manière pour nous de dire que l'argumentation est souvent assez rudimentaire et assurément très éloignée du style analytique. C'est d'autant plus navrant que le large inventaire de toutes les grandes perspectives philosophiques possibles auquel se livre Bunge donne lieu à une critique dévastatrice. Assurément, on n'est pas réellement en présence de ce qu'on pourrait appeler une *introduction* à la philosophie des sciences sociales puisque l'effet le plus probable de la lecture de ce livre chez un non-philosophe ou un lecteur déjà prévenu à l'encontre de la philosophie devrait être de considérer qu'il possède, grâce au livre de Mario Bunge, toute

la philosophie qu'il est nécessaire et suffisant de savoir pour faire des sciences sociales et que toute investigation supplémentaire serait presque à coup sûr perte de temps. On ne s'étonnera pas dans ce contexte que les critiques les plus virulentes de Bunge soient adressées à Heidegger ou à Husserl, dans un esprit qui rappelle beaucoup le Carnap du «Dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage», pour ne pas dire parfois le Politzer des *Principes élémentaires de la philosophie*. La philosophie analytique n'est pas non plus épargnée et le style des critiques est un peu du même ordre, Goodman, par exemple, et Carnap lui-même tombant au nom du rationalisme et du réalisme élémentaires qui forment les principes de base de Bunge. On ne s'étonnera pas non plus dès lors que, lorsque Bunge évoque Davidson, qu'on pourrait trouver pourtant si concerné par les discussions en jeu autour de la légitimité du modèle du choix rationnel et du sens à donner au postulat de rationalité, Bunge juge de façon expéditive que ces débats n'ont pas apporté grand-chose à la sociologie ou à l'économie.

3. Ne nous étendons pas plus sur ce sujet mais reportons-nous plutôt maintenant de l'autre côté, du côté de la philosophie des sciences sociales telle que la pratique le courant analytique ou, pour cerner un peu plus précisément notre propos, sur la philosophie de l'action en tant qu'elle touche aux sciences sociales. Si le propos de Bunge paraît parfois si rageur, et s'il a en même temps un certain écho chez les sociologues de renom, c'est bien aussi que le sentiment de celui qui travaille au sein des sciences sociales dans l'espoir de les faire progresser est que les enseignements que l'on peut tirer de la théorie analytique de l'action pour celles-ci sont souvent assez ténus quand ils ne sont pas tout à fait énigmatiques. Ainsi, même lorsque Davidson modifie les termes du problème d'Hempel dans un sens qui pourrait converger avec ce qu'un wébérien ou un parétien pourrait rechercher : abandon du modèle nomologique mais conservation du modèle causal, il apparaît comme tenant un discours dont la signification empirique et éventuellement méthodologique n'est guère aisée à saisir. Les débats multiples et sophistiqués engendrés par les analyses de Davidson sur les chaînes causales déviantes ou sur les mystères de l'agentivité ont souvent pour le spécialiste des sciences sociales des allures un peu surréalistes. Elster est sûrement un de ceux qui accomplissent le plus le rôle d'un « passeur » entre les débats philosophiques et les problèmes internes aux sciences sociales. Il justifie ainsi la priorité à donner à la rationalité des acteurs sur

leur irrationalité par une référence à la formulation davidsonienne du postulat de rationalité. C'est, en effet, au moins implicitement, une façon de dépasser le cadre étroit du rationalisme-utilitariste. Pourtant, si, du moins, je comprends bien Davidson, Boudon est beaucoup plus proche de celui-ci qu'Elster ne l'est, non pas seulement parce que Boudon cherche à maintenir autant qu'il est possible le postulat de rationalité, mais aussi et surtout parce que Boudon considère, exactement comme Davidson, je crois, qu'une explication de croyances ou de comportements conforme au postulat de rationalité ou au principe de charité ne doit pas seulement supposer *a priori* la cohérence interne de ces croyances et comportements mais aussi leur vérité : l'idée de bonne raison, dans un contexte donné, n'inclut pas seulement l'idée de cohérence logique mais aussi celle de vérité contextuellement objective, ce que Boudon appelle la rationalité cognitive. Mais l'établissement de ces points de jonction qui permettraient à la fois de saisir la portée pour les sciences sociales de la théorie analytique de l'action comme à la théorie sociologique d'affiner ses concepts et ses problématiques font grandement défauts et les débats du courant analytique semblent souvent donner l'impression de suivre leur développement autonome sans du tout se préoccuper de la logique même du développement des sciences. Cela n'est sûrement pas inéluctable, encore qu'on ne sait trop s'il ne faut pas interpréter, pour en rester à l'exemple de Davidson, l'abandon par celui-ci de ses recherches de psychologie expérimentale sur les processus de la décision, comme une désertion définitive des sciences sociales et de la logique effective de leur développement. Pour nous en tenir aux exemples de Bunge, on pourrait aussi attendre que la théorie analytique de l'action fasse la jonction non seulement avec les théories sociologique ou économiques contemporaines mais aussi, pour autant qu'elles apparaissent pouvoir être encore fécondes, avec la théorie de l'action de Mill, Pareto ou Weber. Un certain nombre de travaux n'ont-ils pas été faits, dans la mouvance de la philosophie analytique, pour montrer comment la théorie analytique de l'action reprenait et déplaçait des débats anciens et comment on pouvait trouver chez Aristote, les stoïciens ou saint Thomas des éléments toujours féconds pour la recherche contemporaine? Mais si ce genre de démarche est pertinent quand on cherche quelle est la structure la plus générale de l'action, on voit mal comment on pourrait éviter de mener une enquête analogue en direction des classiques de la sociologie dès lors qu'on déclare s'intéresser à la

philosophie des sciences sociales et donc à la structure de l'action économique et sociale. Certes le philosophe pourra-t-il toujours dire qu'il est au bout du compte plus intéressé par la logique autonome des problèmes d'ontologie et de théorie de la connaissance, même si, à l'occasion, les sciences lui en offrent de la matière. Mais où pourtant, ailleurs que dans la philosophie analytique, les sciences pourront-elles trouver la philosophie exigeante dont elles ont besoin?

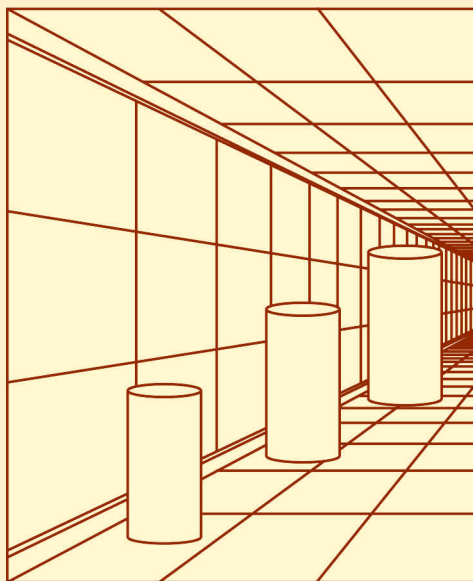
Alban BOUVIER

*Université de Paris-Sorbonne, Paris IV et GEMAS (CNRS)*



Cahiers de Philosophie  
de l'Université de Caen

# Philosophie analytique



1997-1998 N° 31-32

Presses Universitaires de Caen